

vrir et déjouer les complots tramés contre lui. Il savait aussi en inventer, afin de pouvoir écraser ses adversaires. Il s'était fait un système, et il l'appliquait scrupuleusement : — « Le vieux monde européen va périr, me disait-il en 1900, un soir de chasse dans la *puzta* hongroise. Le socialisme et l'anarchie le guettent. Des gouvernements implacables peuvent seuls le sauver pour un temps. » Et il fut implacable. Il fut un de ces hommes d'État — dont Stamboulof est le type — qui singèrent Bismarck sur les petites scènes balkaniques. Mais il ne l'imita pas pour créer, comme lui, une patrie par la force. Il fut sur l'échiquier serbe le représentant d'une politique anti-nationale et étrangère. Sans doute, en 1876, il dut céder au mouvement populaire et faire, ou plutôt permettre à ses sujets de faire, guidés par des officiers russes, la croisade serbo-chrétienne contre le Turc et l'islam. Sans doute aussi, ayant dépassé les limites pourtant lointaines de la soumission serbe, il fut forcé d'abdiquer en faveur de son fils et de s'exiler pendant plusieurs années avant de reprendre le pouvoir avec le titre de chef de l'armée. Néanmoins, on peut le regarder comme un agent couronné de la politique hongroise. — J'indiquerai donc de façon anonyme et seulement dans ses grandes lignes ce que fut, de façon bien intermittente, la politique nationale de la Serbie.

Le royaume de Serbie est avant tout un pays